Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 13 (1862)

Artikel: De la mode
Autor: Courvoisier, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549558

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tum, cinis intrans per naris concavum evigilare faceret Dei famulum; preter hec talem isdem Dei famulus habuisse abstinencie castigacionem cognoscitur, tribus diebus in ebdomada semel modicum ordeacii panis sumebat, ipsum autem panem aqua et cinere confectum circa horam nonam sumebat. Cumque jam tempus esset ut tanta ac talis virtus remunerari debuisset, membrorum dolor ad precordia rediit, et cum se morti proximum agnovisset, ad confessoris Christi Martini basilicam, quam ipse beatus Ymerius extruxerat, differri se jussit, atque pro exspectacione sui exitus psalmos ymnosque prout valebat cum clericis decantabat. Inter hec sancta illa anima carne soluta est.[1] Post mortem quidem illius cotidianis miraculis ejus membra choruscant ad extinctum namque sancti Ymerii corpus egri veniunt et sanantur, demoniaci liberantur, leprosi mundantur, claudis gressus restituitur, cecis visus redditur, turba merencium et languencium variis infirmitatibus oppressa, salutis medicamentum anime simul et corpore percipit. Perpendite, dilectissimi, qualiter ejus anima vivit illic ubi semper vivit, cujus hic et mortuum corpus in tot miraculis vivit. Gratia Domini nostri Jesu Christi qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat Deus per omnia secula seculorum. Amen. Explicit vita sancti Ymerii confessoris.

DE LA MODE,

par M. le pasteur E. Courvoisier.

Combien de fois n'a-t-on pas déjà crié et tempêté contre la mode? Et cependant les plus grands crieurs eux-mêmes sont

[1] « Pridie idus novembris. Post mortem quidem illius, cottidianis miraculis ejus membra coruscant, per eum cui est honor et gloria indeficiens. » *Br. bas. m.* « Carne sancto solutus est. Et post mortem multis miraculis coruscabat. » *Man. B.*

obligés d'amener pavillon devant cette irrésistible puissance, et, de façon ou d'autre, de lui rendre hommage. Que dire, quand on vous adresse ce redoutable reproche : Vous n'êtes plus à la mode?... « N... est riche, dit La Bruyère, elle mange bien, elle dort bien ; mais les coiffures changent, et lorsqu'elle y pense le moins et qu'elle se croit heureuse, la sienne change de mode. »

C'est en effet un tyran impérieux, mais capricieux, que la mode, et toutefois dire au juste ce qu'elle est, est chose assez difficile. Comment saisir au passage ce despotique Protée pour lui faire avouer son origine et révéler ses mystères? Comment le retenir assez longtemps pour le deviner et le comprendre? Comment analyser ce courant formidable qui emporte le monde, courant dont les vagues successives viennent vous surprendre au moment où vous les attendez le moins, pour vous pousser tantôt à droite, tantôt à gauche? La mode arrive, et malheur à qui veut trop la braver! Bon gré, mal gré, il faut lui céder en quelque façon, et lorsqu'elle pénètre chez vous, vous la voyez réglementer et modifier à son gré votre costume et votre parure, votre ameublement et votre cuisine, le choix des fleurs qui ornent votre parterre, vos opinions et votre langage et, dans certains cas, jusqu'aux manifestations religieuses de ceux qui ont la faiblesse de lui céder en ce point. Ecoutez plutôt ce qu'en dit La Bruyère : « Le courtisan autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons, et il était libertin. Cela ne sied plus : il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot : tout se règle par la mode. »

La mode est donc un courant mobile comme les flots de la mer, et à bien des égards irrésistible comme eux. On vous crie à tue-tête : Tu es libre, — mais à côté de cela une puissance mystérieuse vous dit : Tu agiras ainsi et pas autrement. Tyrannie invisible, mais d'autant plus redoutable que personne ne l'exerce et qu'elle est entre les mains de tout le monde, qu'elle ne punit pas de la prison, mais qu'elle frappe du ridicule ; elle se fait craindre plus qu'aucun des despotes que

nomme l'histoire, et n'a pour correctif que sa mobilité même. O mode! mode ma mie, que je veux chercher à me rendre propice en lui parlant de ma voix la plus douce, dis-moi : D'où viens-tu? et qui t'envoie?

Ce grand courant me paraît provenir de trois causes principales que je veux chercher à exposer successivement : 1° le mouvement général des esprits et de l'époque; 2° le caprice ou la fantaisie; 3° l'intérêt ou la cupidité.

Quant à la première de ces causes, on ne saurait douter que la mode, quelque arbitraire qu'elle paraisse, ne se rattache en définitive au grand mouvement de l'époque, elle est une émanation, un fruit de l'esprit du temps, et c'est là la cause essentielle et primitive de sa puissance. Elle reflète d'une manière plus ou moins fidèle ce qui agite et préoccupe les esprits, et elle est la traduction, dans les formes extérieures, de ce qui se passe dans l'intérieur. La Chine nous en fournit en ce moment un curieux exemple : lorsque la dynastie des Mandchoux, qui règne actuellement sur ce vaste empire, arriva au pouvoir, elle imposa au peuple de la Chine la coutume de se raser les cheveux, sauf la houppe qu'on laissait au sommet de la tête et qui acquérait bientôt une assez grande longueur pour être tressée en queue. Arrive, il y a quelques années, la révolte des Taipings qui relèvent l'étendard du parti national : quel est leur premier soin? C'est d'abattre leurs queues pour laisser recroître leurs cheveux naturels; aussi, pour signaler les progrès de la révolution, les mandarins, dans leurs rapports à l'empereur, employaient cette phrase : « Le sol est jonché de queues. »

Prenons des exemples plus rapprochés de nous. Pourquoi, sous Louis XIV, portait-on ces vastes et magnifiques perruques qui donnaient à la figure un aspect si imposant et si majestueux que les portraits des magistrats et des guerriers de cette époque respirent un air de dignité dont nous sommes bien loin d'approcher? N'est-ce pas à cause de la puissance et de la grandeur dont Louis XIV avait réussi à s'entourer, qu'il avait communiquée à la France entière et qui se rencontrait

aussi bien dans le mouvement des esprits que dans celui de la politique, de l'industrie et du commerce ?

Lorsqu'au contraire, à la fin du siècle dernier, la société chancelait sur ses bases, que le plus grand bouleversement régnait dans les idées, nous voyons se manifester les modes les plus extravagantes et les plus ridicules. Bientôt après, la révolution éclate et les modes changent de nouveau : c'est la révolution qui a balayé les culottes, et ses partisans étaient désignés par le nom trop connu de *sans-culottes*. Elle fit ensuite disparaître les perruques et la poudre à cheveux, et le « Corse aux cheveux plats » vint se placer à la tête des armées. Enfin, l'on sait qu'à une époque récente, la blouse fut quelque temps en grand honneur à Paris, mais cet honneur dura peu.

Une deuxième source de la mode, c'est *le caprice* ou *la fantaisie*. Rien n'est capricieux comme la mode, chacun le sait, et l'on peut dire d'elle ce qu'on a dit, avec impertinence sans doute, mais non sans quelque raison, de la femme :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie ;
Seul l'amour du changement
Ne change en elle nullement.

Et cependant, même à cet égard, je ne voudrais pas condamner la mode d'une manière absolue, car sous ce rapport, la mode n'est pas autre chose que la recherche du beau, du beau appliqué à toutes les choses usuelles de la vie, et surtout, pour le costume, la recherche de ce qui peut relever ce qu'il y a de plus beau dans les choses visibles, la beauté humaine.

Mais que ce beau est chose fugitive et mobile ! Et combien le goût qui lui sert de règle et de guide varie dans ses appréciations ! Il semble que si nous parvenions une fois à atteindre le vrai beau, à réaliser cet idéal qui flotte dans notre imagination, nous en resterions là et nous le conserverions avec un soin jaloux. Mais le beau est infini, il est une perfection dont nous pouvons bien nous approcher sans cesse; nous

pouvons l'aborder, tantôt par une face, tantôt par une autre, mais le saisir lui-même, nous n'y parviendrons jamais, et nous sommes condamnés à le poursuivre constamment sans jamais espérer de nous en rendre les maîtres. Nous en avons la preuve, puisqu'après avoir eu pendant un certain temps sous les yeux l'une des formes du beau, nous nous en lassons, nous la quittons et nous en cherchons une nouvelle, pour recommencer bientôt cette recherche.

Il est vrai toutefois qu'on nous en épargne la peine et que ceux qui donnent le ton s'empressent tellement de changer les modes que chaque année, chaque saison et pour ainsi dire chaque mois, ils en proposent de nouvelles. « Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui la suit, et qui ne sera pas la dernière ; telle est notre légèreté. Pendant ces révolutions, un siècle s'est écoulé, qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées et qui ne sont plus. » (La Bruyère.) — Rien n'est plus curieux en effet que de regarder des gravures qui nous représentent des modes anciennes, même celles qui ne datent que d'un petit nombre d'années. Comme elles nous paraissent étranges et ridicules ! Nous nous en moquons, ne pouvant comprendre comment on a pu trouver belle une mode semblable, sans réfléchir que dans peu d'années nous trouverons peut-être nous-mêmes insupportables les modes dont nous nous parons aujourd'hui avec satisfaction. « Il me paraît qu'on devrait seulement admirer l'inconstance et la légèreté des hommes, qui attachent successivement les agréments et la bienséance à des choses tout opposées ; qui emploient pour le comique et la mascarade ce qui leur a servi de parure grave et d'ornements les plus sérieux ; et que si peu de temps en fasse la différence. » (La Bruyère.)

La mode change si rapidement, en France surtout, que l'on assure qu'un peintre, voulant représenter les costumes nationaux des différents peuples de l'Europe, peignit le Français tout nu, avec un rouleau d'étoffe sous le bras ; il voulait

indiquer par là qu'il n'était pas parvenu à découvrir quel était véritablement le costume national des Français.

Mais le goût n'est pas le seul mobile de la mode et des changements qui surviennent continuellement dans les modes. L'intérêt du commerce et de l'industrie y entre pour beaucoup et influe considérablement sur la mode. De nos jours, où l'industrie a atteint un si haut degré de perfection et où la concurrence s'établit de tous les côtés, il importe aux fabricants, aux industriels, aux marchands, que les modes changent; afin qu'ils puissent écouler sans cesse leurs produits, les renouveler et les améliorer, et qu'en arrivant à créer des genres nouveaux et en parvenant à les mettre en vogue, ils écrasent la concurrence et l'emportent sur leurs rivaux. Heureux celui qui est parvenu à avoir la vogue, un filon d'or est dans ses mains. Aussi les industriels et les commerçants, qui le savent bien, favorisent les transformations de la mode de tout leur pouvoir.

On prétend qu'à Paris il y a des gens constamment occupés à chercher de nouvelles modes et des combinaisons qui plaisent et qui parviennent à obtenir faveur. On assure même que des tailleurs livrent gratuitement des habits d'une coupe nouvelle à certains personnages influents dans le monde élégant, afin de parvenir à donner cours, par leur moyen, aux modes qu'ils inventent. C'est ainsi que la mode se renouvelle sans cesse, change et revient constamment.

Nous n'en sommes plus au temps du roi Saint Louis IX (1240), où un même habit passait à plusieurs générations successives et où les plus grands seigneurs eux-mêmes revêtaient avec orgueil les costumes de parade dans lesquels avaient brillé leurs pères. Le sire de Joinville, sénéchal de Champagne, l'ami et le confident du roi, nous rapporte à ce sujet un trait charmant que je veux citer.

Louis se trouvait avec une centaine de chevaliers à Corbeil, le jour de la Pentecôte, où il était d'usage de chausser les éperons d'or à plusieurs nobles écuyers. Après le banquet accoutumé, le roi, étant descendu dans le préau, sous la

chapelle, se mit à s'entretenir avec le comte Jean de Bretagne. En ce moment, maître Robert de Sorbon, apercevant le sénéchal de Champagne, s'approcha de lui, et, l'ayant pris par son manteau, l'emmena jusqu'auprès du roi, plusieurs barons les suivant par curiosité. — *Que voulez-vous, maistre Robert?* demanda Joinville, étonné de cette familiarité. — *Je voulais vous demander : s'il venoit en pensée au roi de s'asseoir dans ce pré, et que vous alliez vous asseoir sur son banc plus haut que lui, ne devrait-on pas vous en blasmer?* — *Qui en doubte?* — *Or donc,* reprit le docteur, *moult estes-vous à blasmer, vestu comme vous voilà de vair et de verd, plus noblement que le roi.* — *Sauf vostre grâce,* repartit vivement Joinville, *je ne suis à blasmer. Ces habits de vair et de verd me furent laissés par mes père et mère. En pourrait-on dire autant de vous, fils de vilain et de vilaine, qui avez quitté là les habits de vos parents, pour vestir plus riche camelin que le sire nostre roi?*

Prenant à ces mots le bord de l'habit du docteur, il ajouta, en s'approchant de celui du roi : *Voyez si je dis vrai.*

Les chevaliers présents n'osaient se regarder en face, pour ne pas éclater de rire; maître Robert se mordait les lèvres de dépit, faute de trouver une bonne répartie. Le roi, qui s'aperçut de son embarras, se mit à prendre sa défense, en affectant de croire que le sénéchal était vêtu trop fastueusement. La plaisanterie en resta là; mais peu après, le monarque, étant retourné au palais, appela son fils Philippe, ainsi que le roi de Navarre, son gendre, s'assit sur le seuil de l'oratoire, la main en terre, et leur dit : *Asseyez-vous là bien près, que personne ne nous entende.* — *Oh! sire,* répondirent-ils en se tenant debout, *nous placer aussi près?* — *Seneschal*, poursuivit Louis en se tournant vers Joinville, *mettez-vous là aussi.* Et le sénéchal s'assit tellement près de lui que leurs robes se touchaient. Alors Louis, obligeant les deux princes à en faire autant : *Ce n'est pas bien à vous de ne l'avoir fait de suite; que cela n'arrive plus!* Puis, continuant : *Je vous ai appelés pour confesser à Joinville qu'à tort j'ai des-*

fendu maistre Robert ; mais je le vis si esbahi, qu'il avoit bien mestier que je lui vinsse en aide. Partant, sire de Joinville, ne vous en tenez à mes paroles pour desfendre maistre Robert ; vous devez, comme vous l'avez dit, aller bien vestu et nettement, parce que vostre femme vous en aimera mieux et que vos gens vous en priseront plus.

Les changements incessants de la mode qui arrivent de nos jours, indiquent une immense transformation sociale qui s'est accomplie depuis cette époque. La manière de se vêtir était prescrite autrefois et servait à distinguer les classes de la société les unes des autres. Aujourd'hui chacun s'habille à la mode; mais cette espèce d'uniforme, qu'on est plus ou moins obligé d'adopter, indique l'égalité sociale, qui tend de plus en plus à se répandre de nos jours.

Vous le savez, Messieurs, le grand courant de la mode a sa source en France, à Paris; et comme on dit que la France ne peut pas se moucher sans que l'Europe éternue, de même nous dirons que Paris ne peut pas se vêtir d'une certaine façon sans que toute l'Europe s'habille de même. O grand pouvoir de l'imitation ! la mode française emporte tous les peuples de l'Occident et leurs colonies, et elle pénètre partout où ils ont pénétré eux-mêmes, c'est-à-dire dans le monde entier : dans l'Amérique du Nord et du Sud, comme aux Indes et jusqu'aux îles de l'Océanie, vous trouvez des gens qui cherchent de leur mieux à suivre les modes de Paris. — Je dis toutefois les peuples de l'Occident, car les Orientaux, dans leur antique immobilité, méprisent ces changements continuels des peuples qui se nomment *peuples du progrès*. Ils conservent leurs costumes traditionnels, et les voyageurs les plus dignes de foi affirment que l'Européen qui débarque à Alexandrie croit arriver au milieu d'une scène des *Mille et une Nuits*.

Mais dans l'immense famille des peuples occidentaux, quelle n'est pas l'influence qu'exerce la mode, et la France par le moyen des modes. Cette influence se glisse par mille canaux divers, elle s'infiltre partout, et l'un de ses effets les plus marqués est de faire disparaître de plus en plus les costumes

nationaux, et avec eux les mœurs et les traditions qui distinguaient les peuples les uns des autres. L'uniformité extérieure du costume entraîne du plus au moins l'uniformité des opinions et des habitudes, et cette influence se fait sentir toujours davantage, à mesure que les mille moyens de communication que nous possédons de nos jours mettent les peuples en relations plus fréquentes les uns avec les autres. Elle se fait sentir, par exemple, jusque dans les montagnes les plus reculées de la Suisse, et dans les petits cantons le costume national se voit beaucoup moins fréquemment qu'il y a une dixaine d'années; aussi est-ce un éloge pour le peuple bernois que l'énergie et la ténacité avec lesquelles il conserve son costume national.

C'est le moment de se demander si la mode est chose bonne ou mauvaise et de chercher à en apprécier la valeur morale. La mode est un fait qui existe et à l'influence duquel nous ne pouvons nous soustraire : il n'est donc pas mauvais en soi, car le beau est bon, et ce qui le prouve, c'est que lorsque nous voulons nous rendre dans le temple de Dieu, nous nous revêtons de nos habits de fête, pensant rendre ainsi hommage à la Divinité.

Mais la mode offre un danger : l'écueil n'est pas dans le beau en lui-même, mais dans l'abus que l'on fait de la recherche du beau, car c'est par vanité, par égoïsme, pour attirer sur soi les regards et provoquer l'admiration, que l'on s'attache à cette beauté extérieure, que l'on cherche à s'en orner et par elle à plaire. En ceci la mode est fâcheuse, et elle entraîne à sa suite les inconvénients du luxe et des folles dépenses, de la dissipation et de la frivolité. Elle donne au caractère quelque chose de si superficiel qu'on peut dire presque à coup sûr que ceux qui recherchent avec ardeur les modes nouvelles, le font parce qu'ils n'ont pas d'autre recommandation à faire valoir. D'ailleurs, l'exagération des modes, qui se produit infailliblement au bont d'un certain temps, conduit de suite au ridicule. La mode est le tyran des femmes et des fats, tandis qu'il est de la dignité d'un homme libre,

tout en observant les convenances, de ne pas se rendre esclave de cette tyrannie.

En effet, il faut se souvenir du proverbe qui dit : « Les fous inventent la mode et les sages la suivent ; » et si l'on veut rester sage, il faut s'appliquer simplement à ne pas être bizarre et à ne pas choquer. « Un philosophe se laisse habiller par son tailleur ; il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter, » dit La Bruyère.

Quoiqu'il en soit, et pour conclure ce que nous avons dit jusqu'ici, considérons la mode de haut, dans le grand ensemble des choses, ainsi que le fait La Bruyère dans ces éloquentes paroles par lesquelles nous terminons : « Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement ; les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent et se perdent dans l'abîme des temps. Le temps même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé ! Il y a de légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent, et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes quand le temps même aura disparu ? La vertu seule, si peu à la mode, va au-delà des temps. »